

L'Abeyille

de la Nouvelle-Orléans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., Téléphone Main 4100.

Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 8 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississipi, par an \$2.50
Par les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois 25c

La Dernière Carte Allemande

Les historiens de l'avenir s'émerveilleront de notre prodigieuse confiance et de notre insouciance coupable; ils constateront tout à la fois l'immense effort d'intelligence et de courage accompli par nous durant les années terribles qui suivirent 1914, et l'état de surprise perpétuel où nous aurons vécu malgré ce courage et cette intelligence. Tout nous aura surpris à la guerre et la paix.

En 1914, l'offensive militaire allemande nous explose au visage tandis que nous rêvons de désarmement. En 1921, l'offensive économique allemande se déclenche, irrésistible, nous surprend en pleine discussion franco-anglaise, et tandis que nous dissertons sur les modes de paiement du Reich. Nous n'avons pas couru de plus graves dangers depuis Charleroi que celui où nous jette cette offensive. Aujourd'hui comme hier, nous sommes menacés de la ruine.

Le but de l'offensive économique de nos ex-ennemis paraît triple: ne pas nous payer d'abord, donc nous entraîner à la ruine, qui finira par créer en France des troubles dont il leur sera loisible de profiter. Triple également paraît être le moyen employé pour atteindre ce but: organiser systématiquement la banqueroute de l'Etat allemand par la baisse du mark, qui conduit à l'inflation du budget des dépenses, donc au déficit; pousser à une production industrielle intense, à l'exportation, à l'enrichissement des particuliers; enfin, faire émigrer dans la plus large mesure possible la fortune des individus, de façon à la mettre à l'abri des exigences de la France, d'où les achats considérables de titres et de biens faits un peu partout dans le monde, mais surtout en Amérique, dans l'Europe orientale, tout récemment en Italie, par les riches industriels ou groupements d'hommes d'affaires germaniques.

L'organisation systématique de la banqueroute allemande apparaît nettement aujourd'hui à qui sait voir. C'est la dernière carte du jeu ennemi. Elle est dangereuse, mais bonne. On connaît la formule de M. Lloyd George, répétée ensuite par le chancelier Wirth: "L'Angleterre doit réparer, dans la mesure de ses moyens..." Du moment précis où l'Etat allemand fait faillite, il se trouve, si nous n'y prenons garde, libéré de sa dette à notre égard: "La où il n'y a rien, le roi perd ses droits..."

Et c'est ainsi que lentement s'est organisée la gigantesque opération de banqueroute frauduleuse qui peut dans quelques mois bouleverser le monde. Au vrai, l'Etat allemand opère comme le commerçant, qui, sentant la ruine menaçante, place tout ce qu'il peut de sa fortune au nom de sa femme après avoir obtenu la séparation de biens, et, pour plus de sécurité, lui achète des valeurs et des terres en pays étranger. Après la suspension des paiements, le jugement déclaratif une fois prononcé, quand le syndic se présentera chez le failli pour le saisir, il se trouvera qu'une bonne partie de l'actif aura passé la frontière, et que, pour le reste, il y aura eu camouflage, d'accord avec certains créanciers qui seront entrés de compte à demi dans les principales affaires, ou les auront plus simplement pris et

mises à leur nom après achat en baisse d'un certain nombre d'actions. Voilà donc crûment la situation: des Allemands, et parmi les plus influents, parmi ceux qui demain pourront faire disparaître le chancelier Wirth comme dans une trappe, des capitalistes et des hommes politiques allemands, d'accord avec quelques créanciers déjà bien payés, ou sous l'œil bienveillamment distrait de ces créanciers, organisent la banqueroute du Reich. L'expérience du procédé a été faite en Autriche. Elle a si bien réussi qu'au lieu d'avoir à payer, c'est le gouvernement de Vienne qui, aujourd'hui, reçoit de l'argent.

Le mark est tombé à un prix incroyablement bas et tombe chaque jour davantage. Hier, 22 septembre, pour 13 francs on pouvait avoir 100 marks, qui eussent coûté 125 francs en 1914. Mais si le mark vaut environ 13 centimes, le franc équivaut à 36 centimes à New-York. Donc, pour l'Américain, un dollar vaut à peu près 100 marks et la baisse est loin d'être terminée. La presse à billets continue de marcher à toute allure outre-Rhin. On n'est certes pas loin de la vérité en évaluant à 100 milliards le chiffre des billets en circulation. Mais la seule dette flottante allemande s'élève actuellement à 202.776.000.000 de marks. Durant le seul mois d'août, elle a augmenté de 12.120.000.000.

On sent si bien, dans les milieux financiers du Reich, qu'on marche à la faillite, que les hommes d'affaires cherchent à tout prix à échanger leur papier-monnaie contre des valeurs réelles; d'où la spéculation effrénée dans les Bourses de Berlin et de Francfort, spéculation telle qu'à Berlin, le 6 septembre, on dut prolonger la séance jusqu'à cinq heures du soir. Le 6, la Gelsenkirchen était cotée 750, contre 660 le 5 septembre; Bochumer, 742 contre 690; la Dresdner Bank, 255 contre 226.

Tandis que le mark baisse, la production industrielle et ses bénéfices augmentent. Ces bénéfices mêmes deviennent si extraordinaires qu'on ne sait plus comment les dissimuler. Voici quelques faits bien typiques et qu'on pourrait multiplier à volonté: La fabrique de porcelaine Fraureuth A.-G. a réalisé un bénéfice net de 463.000 marks en 1919, et de 1.900.000 en 1920. On passe 693.000 marks au compte des amortissements en 1920, contre 147.700 en 1919; on répartit entre les actionnaires 1.206.000 marks, correspondant à un dividende de 35%. Une autre fabrique de porcelaine distribue un dividende de 55% et fait don à chaque actionnaire d'une nouvelle action de 1.000 marks. La Schiffswerft und Maschinenfabrik C. Tecklenburg A.-G. de Bremerhafen, aurait dû, cette année, donner un dividende de 50%. Pour voiler l'énorme bénéfice, on distribue gratuitement aux actionnaires fondateurs des actions de jouissance d'une valeur nominale de 3 millions. La Berliner-Gubener Hutfabrik, de Berlin, annonce un dividende avec boni s'élevant à 43% du capital. Les actionnaires, connaissant le bénéfice net, protestent contre l'insuffisance de la somme. Pour les faire taire, on décide une augmentation de capital de 3 millions de marks, que les porteurs de titres pourront souscrire au pair alors que la valeur est cotée 838. Il a été impossible de faire des amortissements: toutes les fabriques, les machines, les bâtiments, le matériel, etc., n'étant portés en compte que pour 1 mark!

Et avec les bénéfices ainsi réalisés, les grands industriels allemands achètent des mines, des usines, dans les pays à change plus élevé que le leur, dans les Etats de l'Europe centrale, mais aussi en Italie... et même en Angleterre.

Voyez l'affaire de la Fiat. Son directeur, M. Agnelli, vend au groupe Stinnes, avec un bénéfice de 10 millions, l'Alpine-Montan, que les autorités italiennes de Vienne lui avaient assurée. L'affaire

paraît avoir été menée par un certain Castiglioni, Italien de fraîche date, fournisseur de mitrailleuses et d'avions du gouvernement austro-hongrois pendant la guerre; et le Corriere d'Italia peut écrire: "La chose prend une valeur politique si l'on se rappelle que toute l'œuvre de Stinnes tend à annuler la puissance industrielle créée par la guerre en Italie pour faire regagner à l'industrie allemande les positions qu'elle a perdues." Et, cependant qu'on discute dans la presse italienne, les importations allemandes en Italie croissent dans une proportion inouïe, inondent littéralement la péninsule que les commis voyageurs germaniques parcourent à nouveau méthodiquement en tous sens.

J'ai essayé d'indiquer brièvement le but et les moyens de la formidable offensive économique allemande, qu'on ignore encore trop en France. Elle implique à la fois un gigantesque camouflage, un vrai tour de passe-passe, l'enrichissement d'une minorité et la ruine apparente du crédit de l'Etat, la détresse de la masse des petits rentiers allemands, mais en fait, la libération du Reich de son fardeau de guerre. Si le mark continue de baisser, si la circulation du papier continue de grandir ainsi que les dépenses du budget, les traitements des fonctionnaires, qu'on vient d'augmenter de 10 milliards (il faut bien que chacun ait sa part), la faillite allemande ne saurait tarder longtemps. Elle n'ira pas sans troubles intérieurs, c'est probable, mais la Reichswehr interviendra. Les grandes Sociétés, les gros industriels, n'y perdront pas grand-chose, étant donné les bénéfices formidables déjà réalisés par eux; seuls, les petits rentiers souffriront comme ils souffrirent en France pendant et après la Révolution.

Quant au Reich, délivré du poids financier de la guerre, soutenu par une industrie toute puissante, par une exportation irrésistible, régnant sur un sol que n'a pas déchiré la bataille, appuyé par ses complices étrangers qui, grâce au bas prix du mark, auront acheté des titres industriels allemands, le Reich, unifié par le traité de Versailles, et plus solide que jamais, verra son change revenir rapidement au pair, et reprendra sa place éminente dans le monde. Il se trouvera qu'à la longue, si nous laissons faire, c'est lui qui, économiquement, pratiquement, aura gagné la guerre contre nous et contre l'Angleterre, grâce en partie, hélas! à l'Angleterre.

Si l'Allemagne avait fait banqueroute à l'intérieur, elle aurait pu nous payer. La valeur nouvelle du mark l'eût permis. En vertu du traité de Versailles, nous pouvions organiser nous-mêmes cette banqueroute. Nous ne l'avons ni su, ni voulu. Aujourd'hui, c'est l'Allemagne elle-même qui organise sa faillite, mais extérieure, frauduleuse, et contre nous. ANDRE FRIBOURG, député. Secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

Magnifique Découverte en Médecine

M. ALEXANDRE CLÉMENT TROUVE UN REMÈDE EFFECTIF CONTRE LA TUBERCULOSE

Londres.—Un nouvel antiseptique très remarquable, possédant des propriétés curatives étonnantes, a attiré depuis un certain temps l'attention du monde médical, quoique le public en ait peu entendu parler jusqu'ici. L'Evening Standard de Londres dit que la découverte en est due à M. Alexandre Clément, un Canadien-français, qui a été le secrétaire particulier de trois premiers ministres canadiens. Il s'est livré aux recherches scientifiques et il est l'auteur de la nouvelle drogue.

On assure que c'est l'antiseptique le plus effectif qu'on peut administrer aux

êtres humains, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, pour combattre les fièvres et les diverses maladies causées par les microbes.

Son plus frappant succès, cependant, semble avoir été dans le traitement de la tuberculose, et plusieurs médecins ont reconnu sa valeur curative, entre autres le directeur d'un grand sanatorium public du sud de l'Angleterre.

Le remède, quoique nouveau, est extrait d'une herbe dont la nature antiseptique est connue depuis trois mille ans. C'est le triomphe du laboratoire chimique. Cette herbe est l'ail dont l'huile essentielle produit le nouvel antiseptique.

M. Clément a commencé ses recherches sur l'ail en 1912. Après avoir failli se donner la mort au cours de ses expériences, il s'est adressé à M. P.-A. Arnold, membre de la Chemical Society, et le 16 novembre 1916, la première bouteille de "Trimethenal Allylic Carbide," le nouvel antiseptique, était essayée avec succès dans un hôpital de Londres.

"J'ai attendu cinq ans afin de connaître l'opinion des médecins," dit M. Clément à un représentant du "Daily Express." "Un médecin d'un grand hôpital militaire m'a affirmé que j'avais trouvé la clef de la conquête de la tuberculose. Je crois que ce remède peut enrayer la tuberculose en cinq ans."

"Je ne prétends pas, ajoute-t-il, avoir découvert un remède tout à fait nouveau, mais avoir réussi à obtenir un désinfectant parfait du corps humain. A ce point de vue, je considère que c'est la plus précieuse découverte faite en médecine depuis 3,000 ans."

"Pline avait déjà reconnu la valeur de l'ail, surtout pour la consommation, mais son usage avait toujours été fort restreint, à cause de son arôme et de ses effets irritants, si on l'employait fréquemment. Mais j'ai pu éliminer ces graves inconvénients de l'huile essentielle de l'ail et la rendre si inoffensive qu'on peut l'administrer aux nouveaux-nés."

SEMILLES

Jacques Bonhomme, dans la brume,
Va semer, selon la coutume,

Sans penser que dans chaque grain,
A l'avance, blondit un pain.

Indifférent à tout mystère,
Il va, les sabots lourds de terre.

Patient, fort, silencieux,
Dans la paix des champs et des cieux.

Son geste vif et bref cadence
Le jet du froment clair et dense.

Il ignore que le labour
Est beau comme un cœur en amour.

Homme des guérets et des chaumes,
Il a des rayons dans ses paumes.

Quelque chose de surhumain
Vibre en sa dure et large main.

Il est sans orgueil, sans envie;
Premier artisan de la vie.

Il sèmera jusqu'à la nuit
Sans que le bon soleil ait lui.

Parmi les pourpres de l'automne,
Dieu, de son souffle, l'environne.

Car, au fond du soir déglé,
Il répand l'aurore du blé!

CHARLES SILVESTRE.

EVIDEMMENT

Jean—Papa, est-ce que tu crois à l'amour à première vue, au coup de foudre, quoi?

Le père—Certainement, tu ne crois pas que j'aie épousé ta mère si je n'avais regardé deux fois.

A L'ÉCOLE.

M. l'inspecteur, faisant un tour de nouvelle, interroge un petit garçon.

—Dites-moi, mon jeune ami, ce qu'était le boeuf Apla?

—M'sieur l'inspecteur, le boeuf à pis, c'était... une vache!